

—Encore ces chiens d'Anglais ? Ce sont mes voleurs d'huîtres... que l'enfer les confonde !... A moi, Pierre ! Yvon ! cria-t-il aux gens restés dans la barque.

Les pauvres rameurs étaient sans doutes réduits eux-mêmes à l'impuissance, car personne ne répondit à cet appel.

Léopold d'Hercourt luttait énergiquement contre deux robustes gaillards qui s'acharnaient après lui, et qui réussirent enfin à le renverser comme les autres. Cependant, lorsqu'il tomba, il dit tout haut avec un accent de rage :

—Assassin ! parricide ! c'est encore toi sans doute ? Mais j'aurai mon tour... je serai pour toi le châtiment de Dieu !

On ne répondit pas et rien ne permit de croire que l'on eût compris ces paroles.

La lutte avait été courte ; quand elle fut terminée et quand les gens du phare, ainsi que d'Hercourt et Jean Canté, furent garottés, les inconnus se concertèrent à voix basse. L'un d'eux, ayant enflammé une allumette, ralluma non-seulement la lampe de Bidouret, mais encore une lanterne suspendue dans le vestibule.

A cette clarté, il fut facile de s'assurer que ces coquins étaient au nombre de six. Ils portaient le costume des marins de rang infime, et aucun signe extérieur ne trahissait le chef. Tous, comme nous l'avons dit, avaient les mains et le visage noirs, et malgré les assertions de Jean, ils ressemblaient beaucoup plus à des charbonniers qu'à des pêcheurs.

Il n'y avait plus dans le phare que le mari de Marianne qui fût resté libre ; il ne le fut pas longtemps. Le pauvre diable, attiré enfin par les cris lamentables de sa femme, descendit en courant l'escalier et tomba dans les bras de deux de ces farouches charbonniers qui l'épiaient ; il fut pris, attaché, jeté comme un ballot à côté des autres, avant d'avoir pu se reconnaître.

Les envahisseurs se trouvaient donc les maîtres ; ils chuchotèrent un moment, et deux d'entre eux, qui semblaient commander, s'approchant du gardien principal, lui enlevèrent son trousseau de clefs. Puis ils s'emparèrent de la lampe et monterent dans le phare avec une assurance qui pouvait donner à penser qu'ils en connaissaient les êtres.

Grâce à la sonorité de la tour, on les entendit visiter successivement les divers étages, et en particulier celui qui avait été occupé par Tom Sandons. Mais sans doute ils ne trouvaient pas ce qu'ils cherchaient, car ils allaient de chambre en chambre avec une sorte d'impatience. Après un temps assez long, ils redescendirent, et, malgré la couche de charbon qui couvrait leurs visages, on y lisait à la fois de la consternation et de la colère.

L'un d'eux dit en français au gardien-chef, d'une voix qu'il cherchait évidemment à déguiser :

—Qu'avez-vous fait de la boîte d'acier oubliée par un voyageur dans la chambre du cinquième étage ?

—Ah ! vous parlez donc ? demanda Bidouret avec plus de fermeté qu'on en pouvait attendre de lui dans sa position critique ; et c'est à cause de cette maudite boîte que vous nous faites tant de misères ? Laissez-moi regagner bien vite la chambre de service pour remonter le mouvement du phare, et ensuite je répondrai.

—Parlez, parlez, répliqua l'autre charbonnier ; ce vieil imbécile nous fait perdre notre temps ! ajouta-t-il en frappant du pied.

Son compagnon l'engagea tout bas à se contenir.

—Bon ! s'écria Marianne qui, n'ayant plus de libre que la langue, s'évertuait à l'employer ; j'avais bien raison de dire que ces vauriens d'Anglais étaient de la même bande que l'ancienne !... Ah ! cette fois, tas de chenapans, on vous mettra à la raison ; on enverra chercher des canons à Cherbourg, s'il le faut, pour vous exterminer tous.

Ces menaces ne semblaient pas produire beaucoup d'impression sur les deux chefs. Bidouret reprit de son côté :

—Voyons, c'est pas tout ça, messieurs les Anglais ; le service me réclame, et il est temps d'aller remonter le mouvement d'horlogerie qui fait tourner les lampes... Si le phare

s'arrêtait, songez donc aux malheurs qui pourraient en résulter ? Les navires au large ne s'y reconnaîtraient plus, et, sur nos côtes dangereuses, on peut se perdre par le temps le plus calme. Un navire anglais est capable de s'y laisser prendre aussi bien qu'un français.

Le charbonnier qui avait parlé déjà s'avança sur lui d'un air furieux ; il tenait à la main un poignard à pointe acérée, qu'il posa sur la gorge du gardien-chef.

—En n'irons-nous ? s'écria-t-il ; où est la boîte d'acier ?...

Répondez, ou vous êtes mort !

Un cri de terreur fut poussé à la fois par tous les prisonniers. Bidouret lui-même jugea à propos de se montrer un peu moins zélé pour le service du phare.

—Ne me tuez pas, monsieur, répliqua-t-il avec épouvante ; aussi bien, que voulez-vous que je vous dise ? Cette boîte... je ne l'ai plus.

—Où est-elle ?

—Voilà... Elle est restée longtemps ici ; mais, afin de la mettre en lieu de sûreté, je l'ai apportée, il y a plus de quinze jours, à ma maison de Plouharel, et je ne la rendrai qu'à son propriétaire, s'il vient me la réclamer en personne.

Le questionneur parut cruellement contrarié.

—Cela est-il bien vrai ? demanda-t-il.

—J'en prends Notre-Dame-d'Auray, saint Michel, tous les saints du paradis à témoin... et je suis incapable d'enfreindre un pareil serment.

—Je crois bien, père, vous seriez damné ! s'écria Marianne ; mais il ne fallait pas jurer !

Le chef anglais réfléchit quelques minutes ; enfin, un sourire bizarre laissa voir ses dents blanches entre ses lèvres noires.

—Eh bien, bonhomme, reprit-il, promettez-vous, d'une manière solennelle, de restituer cet objet à la personne qui l'a perdu ?

—Pourquoi pas ? Je serai honnête homme, même envers un gueux ; si cet Anglais, M. Tom Sandons, vient me réclamer sa boîte, je la lui rendrai.

—Et vous ne chercherez pas à lui tendre un piège ? Vous résisterez aux obsessions de quiconque voudrait s'emparer de ce coffret, dont le contenu est de grande valeur ?

—Plus son contenu est précieux, plus je serai fidèle à ma parole... M. Tom Sandons peut se présenter chez moi à Plouharel et, tout gredin qu'on le dit, je lui restituerai loyalement son bien... mais à lui seul, entendons-nous, seulement à lui !

—Seriez-vous prêt à vous y engager par serment ?

—Volontiers, mais à la condition que vous nous détacherez, moi et tous les autres, et que vous vous retirerez au plus vite.

—J'accepte... Jurez.

Bidouret répéta le serment qu'il avait fait déjà.

—A la bonne heure ; maintenant quand pourra-t-on se présenter chez vous à Plouharel ?

—Dans deux jours notre service sera fini ; ma fille, mon gendre et moi, nous retournerons en terre ferme... C'est donc à partir du troisième jour, après celui où nous sommes, que ce monsieur anglais pourra venir... et l'on verra si je suis bon chrétien !

—C'est entendu ; Tom Sandons viendra.

L'engagement pris par le chef des charbonniers parut causer un certain mécontentement à son compagnon, qui se mit à lui parler bas avec vivacité. Mais le chef haussait les épaules et une espèce d'obstination farouche brillait dans ses yeux.

Marianne disait à Bidouret avec un accent de reproche :

—Ah ! père, comment avez-vous pu jurer pareille chose ? Ce Tom Sandons est un affronteur, un bandit, un scélérat qui a tenté d'assassiner M. d'Hercourt.

—Le coffret est à lui pourtant, répliqua le Breton qui, de sa part, ne manquait pas d'entêtement ! je ne connais que cela... Enfin, j'ai juré.

—Mais je n'ai rien juré, moi ! murmura Léopold, et je prendrai ma revanche.